

IVAN TANČEV, *Bălgari v čuždestrani voennoučebni zavedenija (1878–1912)*, Sofia, «Gutenberg», 2008.

Pour la nation bulgare, les trois décennies et demie qui séparent la fin du mirage «San Stefano» du début d'une période de guerres de sept ans (1912–1919), représentent une époque d'accumulations assez lentes, marquée par des moments dramatiques (1885–1887), ainsi que d'enthousiasme (le 5 octobre 1908, proclamation de l'indépendance totale). C'était l'époque où l'on créa les institutions modernes bulgares, qui ont commencé à fonctionner, après une totale absence de l'Etat pendant cinq siècles, avec toutes les difficultés inhérentes à une telle entreprise. Sur le plan militaire, la période 1878–1912 est marquée par le passage de la tradition populaire de lutte (haïdouks, *komitadji*, etc.) aux formes institutionnalisées modernes d'organisation, transition inachevée jusqu'à la moitié du XX^e siècle.

L'ouvrage de Ivan Tančev a pour sujet justement l'origine et la formation des officiers bulgares à études supérieures militaires depuis la création de la première école militaire (1878) jusqu'à la fondation de l'Académie Militaire dans la capitale de Bulgarie (1912), ces deux dates ayant aussi une signification particulière pour l'enseignement militaire bulgare.

La démarche de l'auteur s'appuie sur les fonds de trois grandes archives bulgares (militaires, de l'Etat et militairo-historiques), 7 publications de spécialité de l'époque et 31 « livres et statistiques », dont la moitié représente des tableaux annuels d'officiers et 6 contiennent des actes législatifs (décrets, circulaires, règlements etc.).

L'ouvrage commence par la préface de l'académicien Gheorghii Markov (p. 7–10), continue par l'étude introductive de l'auteur (p. 11–29), et une revue des sources (p. 30–34). Le noyau de l'ouvrage est concentré entre les pages 35–240, sous le titre « Les Bulgares aux académies, aux collèges et aux écoles militaires de l'étranger », chapitre accompagné d'illustrations. Enfin, un index géographique (p. 241–254) et un résumé en anglais achèvent l'ouvrage.

Dans l'étude introductive de 20 pages, l'auteur offre quelques indications sur le thème et le contenu du livre.

D'abord sur la chronologie et en rapport avec le contexte politique général. De 1878 à 1912, l'auteur distingue trois étapes. La première, 1878–1905, est caractérisée par la dépendance absolue de Russie. L'an 1885 marque non seulement l'unification à la Roumélie Orientale, mais aussi le début d'une décennie de crise dans les relations avec la Russie, le gouvernement Stambulov (1886–1894) en adoptant une attitude austrophile. Les relations militaires de la Bulgarie, se développeront avec l'Italie et l'Autriche-Hongrie, tandis qu'en Russie continuaient à faire leurs études quelques officiers qui étaient en conflit ouvert avec le gouvernement Stambulov (« les émigrants »). La troisième étape commence en 1898, lorsque la normalisation des relations avec Saint-Pétersbourg, à la suite de la chute et de l'assassinat de Stambulov (1894–1895), atteint aussi le domaine des relations militaires, au moment d'un relatif équilibre entre la Russie et l'Occident. Pourtant, pendant toute cette époque, la Russie a été le principal pays de formation de l'élite militaire bulgare. Sur 888 officiers, 645 y ont achevé leur instruction, par rapport à 95 en Italie, 56 en Autriche-Hongrie, 55 en France, 22 en Belgique, 14 en Allemagne et seulement deux en Grande-Bretagne.

D'autres précisions concernent les groupes d'officiers bulgares qui ont étudié en chacun des pays cités ci-dessus, du point de vue de l'institution d'enseignement suivie, de l'aboutissement de ces études et de leur spécialisation. Les données les plus complètes se réfèrent évidemment à la Russie (p. 21–24), mais on ne s'en attardera pas. Il est intéressant de connaître que les cours de l'Académie de l'Etat-Major de Turin, fondée en 1677, ont été suivis jusqu'en 1912 par 59 Bulgares, les premiers 5 finissant leur études en 1891, ceux-ci étant suivis par 22 de 1892 à 1898 et par 29 durant la décennie suivante. L'Académie d'applications d'artillerie et d'ingénierie, à Turin elle-aussi, a accueilli 24 Bulgares, dont les deux premiers ont fini leurs études en 1891, 13 jusqu'en 1898, et encore 7 pendant la décennie suivante, 2 autres n'arrivant pas à finir leurs études. Enfin, 7 des 9 élèves bulgares ont fini les études à l'Ecole de Cavalerie de Pinerolo et deux autres ont achevé leurs études à l'Académie Royale de Marine de Livourne, dès 1891–1892 (p. 25).

Le centre d'intérêt de l'ouvrage se retrouve aux pages 35–240 et consiste pratiquement dans les fiches des 888 officiers, insérées en ordre alphabétique. A leur tour, ces fiches incluent, outre le nom complet de l'officier, la date et le lieu de naissance, la période des études, l'institution d'enseignement suivie, éventuellement l'année du retour au pays. On spécifie les sources de chaque fiche. Pour exemplifier on a choisi deux fiches :

– Zlatev, Petko, Ivanov (21.10.1883 – Elena). En tant que sous-maître dans le 1-er Régiment de Cavalerie, il est envoyé (1911) pour s'instruire à l'Académie Impériale « Nicolas » de l'Etat-Major de Saint-Pétersbourg. Il achève précipitamment ses études, à cause de la mobilisation générale en Bulgarie – septembre 1912 (p.103);

– Peev, Iordan, Todorov (28.01.1884 – Tulcea). Sous-lieutenant au 1-er Régiment d'Infanterie à Sofia, il est envoyé à l'Académie Impériale « Nicolas » de Saint-Pétersbourg. Il y achève brusquement ses études, à cause de la mobilisation générale en Bulgarie – septembre 1912 (p. 168).

Le texte est accompagné par 26 pages incluant des illustrations qui représentent des officiers bulgares, les édifices des institutions de l'enseignement militaire ainsi que des actes et documents de l'époque.

À propos de la position sociale des familles d'officiers, élément qui aurait dû être étudié, on se demande si Ljapčev Preslav Gheorghiev, né en 1886, était apparenté à son homonyme Andrej Ljapčev (1886–1933), l'homme politique qui était né dans la même localité de la Macédoine, Ressen.

Un défaut à signaler, selon notre avis, est la limitation stricte à l'année 1912, le fait de ne pas respecter « la règle de l'épilogue ». Concrètement, en certains cas, des brèves références sur le sort des officiers après 1912 (date et lieu du décès, les plus importants grades obtenus et postes occupés etc.) auraient été nécessaire. On y envisage en premier lieu les officiers qui ont ultérieurement accédé à la fonction de ministre de la Défense, comme Zlatev (même Premier ministre au commencement de 1935), ou de chef de l'Etat – Major Général, ainsi que Peev, assassiné en octobre 1938.

L'ouvrage analysé représente un utile et nécessaire instrument de travail, dont la consultation est bien orientée et facilitée par l'étude introductive, et à la fois une démarche perfectible sous l'aspect de l'intégration (trop stricte parfois) à la thématique abordée.

George Ungureanu

Ministère des Affaires Etrangères. Institut Diplomatique Roumain, Recueil de mémoires diplomatiques. 1^{er} volume, *Alexandru Em. Lahovary, Amintiri diplomatice. Constantinopol (1902–1906). Viena (1906–1908)*, vol.I, Edition soignée par Adrian Stănescu et Laurențiu Vlad, Bucarest, Institut européen, 2009, 150 p.

Sept décennies après avoir été publiés séparément, les divers extraits des mémoires du diplomate Alexandru Emanoil Lahovary (1855–1950) sont réunis dans un volume, édité par l'Institut Diplomatique Roumain. Il s'agit, d'ores et déjà, d'un enchaînement normal des choses. Plus précisément d'une certaine constance des efforts faits, ces dernières années, par le Ministère des Affaires Etrangères pour faire paraître des témoignages et documents diplomatiques. Et, partant, récupérer son propre passé institutionnel, processus défavorisé par les vicissitudes des changements de régime politique. Alexandru Em. Lahovary est un des diplomates importants de sa génération, dont l'idéal national fut centré sur la réalisation de la Grande Roumanie. Il s'agit de la période où, la diplomatie était chasse gardée du souverain et le groupe de décideurs en matière de politique extérieure roumaine était extrêmement restreint. Pour faire carrière dans la diplomatie, on avait besoin d'un « nom » et de « fortune ». Et Lahovary avait les deux. Il rejoignit la diplomatie roumaine en 1880, au moment où l'on commençait, de plus en plus, à considérer le diplomate comme un fonctionnaire professionnel qui se consacre entièrement à l'activité diplomatique, un membre à part de l'élite de la société. Autour de 1900, le corps diplomatique roumain comptait seulement quelques dizaines de personnes, ce qui augmente la valeur historique de ce volume. Car il y a peu de diplomates de la